

Souvenirs sur André Gide

par

JEAN-PAUL TRYSTRAM

Alger, 30 avril 1944. — *Les jeunes gens sont bien déçus, qui viennent à moi dans l'espoir de m'entendre prononcer quelques sentences mémorables. Les aphorismes ne sont pas mon fait. Je ne leur dis que des banalités, des platitudes ; mais surtout je les interroge ; et c'est bien là ce qu'ils préfèrent : parler d'eux. Je les écoute et ils repartent ravis .*

6 janvier 1948. — *Interrompu hier par l'arrivée du courrier. C'en est fait de ma matinée. Et chaque jour ça recommence. « Ci-gît P. V., tué par les autres », épitaphe souhaitée par Valéry. « Les autres »... ah ! si je pouvais obtenir de m'occuper un peu moins d'eux ! Et pourtant je ne réponds, le plus souvent, à guère plus d'une lettre sur six (il en est de si incroyablement absurdes !). Mais dès que je réponds, ce ne peut être avec indifférence ; et, dès lors, cela prend un temps...*

GIDE, *Journal 1939-1949* (La Pléiade),
pp. 270-1 et 316.

La première fois que j'ai vu André Gide, c'était en juillet 1933 au casino de Vittel. Il écrivait alors à Roger Martin du Gard (*Correspondance*, t. I, p.568, juillet 1933) :

« [...] Vittel — où je m'embête jusqu'à l'abrutissement sans peut-être me faire grand bien, tout en me coûtant très cher ; car une cure de casino, chaque soir, fait partie de mon traitement. J'y vais voir jouer, et fort bien, un tas de pièces dont je ne connaissais que le titre, de Brieux, Donnay, Capus, Bernstein, Lavedan, Caillavet et Flers, etc., pour mon édification la plus grande. [...] Et, durant les entractes : Jeu ! »

Gide devait me reprocher, plus tard, de ne pas l'avoir aussitôt abordé, pour le distraire un peu, mais j'étais paralysé par la timidité, bien naturelle à un jeune homme de vingt et un ans. Je me contentais d'observer le grand homme dont j'admira passionnément les livres, qui misait distraitement de petites sommes à la table de la roulette.

Quelques jours après, je retournais à Paris en train avec ma grand-mère que j'avais été chercher à la fin de sa cure. La porte du compartiment s'ouvrit, et Gide demanda si une place était encore libre.

Il s'installa dans un coin et se plongea aussitôt dans la lecture. Un peu plus tard, alors qu'il se rendait au wagon-restaurant, prenant tout mon courage, je lui dis : « J'ai terriblement envie de vous connaître. — Ah ! (et, avec un air à la fois étonné et railleur :) Eh bien, je vais dîner et je reviens tout de suite vous voir. »

Le hasard de cette rencontre, qui me parut alors tout à fait extraordinaire, me permit d'entrer en conversation et, durant les quelques heures du voyage, j'ai pu tout à loisir admirer la façon dont Gide regardait le paysage et soulignait le fait insolite ou intéressant, tout entier attentif au moindre détail. Un autre voyageur, ayant reconnu Gide, est venu lui demander un autographe ; il le reçut d'assez bonne grâce, mais il me dit aussitôt combien ces importuns lui pesaient, aussi ai-je réfréné mon désir d'obtenir aussi une marque écrite de cette rencontre.

Mon étonnement fut très grand de recevoir, en juillet 1933, *Œdipe* avec cette dédicace : « À Jean-Paul Trystram / en souvenir bien cordial d'une heureuse rencontre dans le train qui nous ramenait tous deux de Vittel / 10 juillet 1933 / André Gide. »

Mes relations avec André Gide se sont poursuivies pendant de nombreuses années. Elles ont d'abord été de ma part l'avidité de recherche d'un guide et d'un maître, et de la sienne un intérêt certain pour mon évolution, avec des périodes d'agacement pour l'importun que je risquais de devenir.

J'ai rencontré Gide plusieurs fois, mais ma mauvaise mémoire me joue des tours. Je ne crois pas avoir rêvé plusieurs visites rue Vaneau. Dans ce grand atelier, il me semble voir encore une grande table, encombrée de livres et de papiers, un fauteuil confortable plutôt fatigué et un grand piano. N'est-il pas vrai que Gide, un jour, s'est mis au piano et a joué pour moi du Chopin ?

Mais mes relations avec Gide ont été principalement épistolaires, nous ne nous sommes que rarement trouvés ensemble à Paris, ce qui ne favorisait pas les rencontres. J'admire encore aujourd'hui que Gide, qui avait alors soixante-trois ans, ait pu échanger plusieurs lettres avec un jeune homme inconnu. Sa gentillesse, sa compréhension, son inlassable bienveillance ont eu une grande importance pour m'aider à surmonter une

crise profonde dont je serais probablement mal sorti sans son appui.

Au moment où les archives de Gide étaient réunies à la bibliothèque Doucet, deux de mes lettres y étaient conservées, huit autres m'étaient retournées par Madame Catherine Gide, une dernière était placée dans le dossier « *Corydon* » de ses archives. De mon côté, j'ai conservé dix lettres d'André Gide. Tout cela forme un ensemble qui, avec quelques notes personnelles, me permet aujourd'hui de retrouver ce que furent ces contacts. On pourra lire ci-dessous toutes les lettres d'André Gide, ainsi que les passages où j'apparais dans le *Journal* et dans les *Cahiers de la petite Dame*.

Je ne donnerai que les passages de mes lettres susceptibles d'éclairer mes relations avec Gide. Je relis aujourd'hui sans indulgence mes lettres et documents personnels, comme j'ai bien du mal à retrouver ce que pouvait être le jeune homme qui les écrivit.

L'extrait suivant suffit à retrouver le ton général de la première lettre (14 janvier 1934), écrite à la suite d'une première entrevue :

Lettre de J.P. Trystram à André Gide

« J'avais espéré que notre première entrevue serait le prélude à beaucoup d'autres. Je sens maintenant à la fois tout ce que ces espoirs avaient de ridicule et combien vous m'êtes nécessaire. [...]

« Je ne sais même pas si vous allez lire cette lettre, pas même si quelqu'un d'autre ne va pas l'ouvrir et la mettre au panier ; je ne sais rien de vos habitudes. [...]

« De vous j'ignore tout, ou bien je vous assimile à Édouard. Ne m'avez-vous pas dit au sujet de vos livres que je vous avouais avoir lus trop vite : "Et bien vous les relirez" ? [...]

« J'ai tant besoin de vous que je chasse l'idée que vous pourriez ne pas me répondre, que vous pourriez vous moquer du romantisme de cette lettre, que vous pourriez ne pas comprendre, non plus que les autres. »

L'année 1934 fut une année difficile pour moi. Je poursuivais sans trop d'enthousiasme des études de philosophie à la Sorbonne. En février 1934, j'interrompis ces études pour me rendre à El Goléa, chez le commandant Augiéras, découvreur du Sahara. De faux renseignements m'avaient fait croire qu'il désirait me prendre comme secrétaire ; il n'en était rien, et je me remis donc sagement à mes études.

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

Merano, 27 avril 1934.

Vous avez fort bien fait de m'envoyer ces pages, que j'ai lues avec une

sympathie très attentive ; elles me laissent sentir tout ce qu'eût pu apporter pour nous deux une conversation prolongée. J'en aime beaucoup le ton, l'allure et tout ce qui s'insinue de confiance dans leur exquise discrétion.

J'aime aussi tout ce que me dit votre lettre et voudrais y répondre plus longuement que je ne puis faire aujourd'hui entre deux étapes d'un voyage en auto.

Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

*Bien cordialement
André Gide.*

Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide

« 10 mai 1934.

« Hier soir, j'étais à l'opéra. Merci pour *Perséphone*, ce "projet endormi depuis plus de vingt ans". J'ai aimé surtout à lire votre poème. J'ai été déçu, je dois l'avouer, par cette représentation, déçu surtout par Madame Ida Rubinstein. J'avais espéré une grâce sans pareille, une majesté divine, une jeunesse, une beauté inégalables. J'avais trop rêvé pour n'être point déçu. Déçu, mais cependant, la musique parfois m'entraînait ; bien des passages continuaient votre texte, évoquaient l'inexprimable. Je voudrais maintenant entendre le tout à nouveau, sans rien voir, dans un concert par exemple.

« Vous dépassez toujours ce que j'espère de plus fou. Vous m'avez répondu d'une façon telle que je tremble à la pensée de vous revoir. J'ai peur en vérité de vous décevoir complètement. Je ne suis rien d'autre qu'un pauvre garçon qui doute, qui cherche sans trouver. Mon ignorance est folle et fou mon désir de connaître.

« Et vous me répondez, et ce sont des paroles d'espoir. Vous revoir ! L'exaltation qui m'avait permis de dépasser la période de trouble que je vous disais est tombée. Déjà je me prends à attendre un signe de vous.

« Vous revoir, vous revoir. Dites-moi quelque lieu, une heure précise. Vous m'y trouverez.

« Je ne peux pas même vous dire merci encore de votre lettre, de cette main que vous tendez vers moi. Un merci est trop faible pour tout ce que vous avez déjà fait pour moi.

« Jean-Paul Trystram. »

Journal d'André Gide, 31 juillet 1934

Je me désole de ne pouvoir remettre la main sur une très belle et pathétique lettre du jeune Trystram, à laquelle précisément je voulais ré-

pondre ; et je ne sais même pas si je pourrai retrouver son adresse à Paris.

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

11 août 34.

Hôtel Bellevue, Thun

Mon cher Trystram,

En rangeant des papiers, je retrouve votre lettre (où votre adresse) que j'avais égarée — de sorte que je ne savais plus où vous envoyer ce petit débris informe, qui du moins vous montrera que je ne vous oubliais pas. J'espère vous revoir, et bientôt.

Croyez-moi bien affectueusement votre

André Gide

[feuilleton déchiré d'un carnet]

Karlsbad, 20 juillet.

Mon cher Jean-Paul Trystram,

Voici longtemps que je veux répondre à votre lettre si émouvante. Je la relis encore avant de vous écrire. Confus de voir qu'elle date du 30 juin. Je vous ai laissé tout le temps de croire à mon indifférence. Mettez mon long silence sur le compte de la fatigue due à du surmenage et au mauvais état de mon foie — que je soigne présentement à Karlsbad, comme je fis à Vittel l'an passé. Je ne vous pardonne pas cette trop discrète timidité qui vous retint alors de m'approcher ; nous aurions si bien pu causer ! Cette présente cure m'abrutit et je ne me sens pas en état de répondre à votre lettre, comme (aussi bien que) il conviendrait. Ceci n'est qu'un billet provisoire pour ne point vous laisser douter de ma profonde affection. Je voudrais vous aider à sortir de cette angoisse que vous me dépeignez si bien ; mais il faut que vous vous en tiriez par vous-même. N'y faut-il pas voir un sous-produit de votre éducation chrétienne ?

Je ne sais plus lire dans ma lettre qu'une assez scolaire discussion sur l'existence de Dieu et sur les vertus du communisme, ainsi qu'un appel à l'aide quelque peu larmoyant.

Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide (extrait)

« 30 juin 1934.

« [...] À chaque instant dans vos *Pages de Journal*, alors que je m'attendais à ne pouvoir acquiescer, je bute sur des pensées que je croyais miennes.

« [...] D'abord il y a l'existence de Dieu et tout le problème philosophique. Je crois qu'il est impossible de connaître Dieu, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un Dieu inconnaissable, un grand Tout peut-être. Ensuite il y a le problème de la religion. Ici j'ai l'impression de me débattre en pleine absurdité.

« Tout cela m'inquiète plus que je ne puis dire. Récemment à Orléans, Copeau a parlé de Péguy magnifiquement. Et à nouveau j'ai senti comme ce problème réclame une solution. J'ai relu la correspondance de Claudel et de Rivière. Cela ne m'a pas satisfait; ils sont loin des questions que je me pose.

« Mais vous formulez cette règle : Rien ne doit être accepté que d'authentique et d'où tout mysticisme doit être délogé. Et je pense que vous me l'aviez déjà soufflée, puisque je m'épuise à ne rien accepter que d'authentique et que, cette phrase, je croyais l'avoir pensée moi-même déjà. Mon esprit veille pour n'accepter qu'après avoir bien observé, mais toutes les vérités deviennent des pseudo-vérités, tout s'effondre et j'en viens à me demander s'il n'y a pas une autre source de connaissance. [...] »

Alors je découvre un peu plus loin :

Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide

« 29 janvier.

« Haine du mysticisme... oui, sans doute. Et pourtant mon angoisse est d'ordre mystique. »

Puis, encore plus loin :

« Il y a toujours eu, en regard des satisfaits qui s'installent dans l'époque présente où ils prospèrent et s'engraissent, des esprits inquiets que tourmente une secrète exigence, que ne satisfait point le bien-être égoïste et qui préfèrent la marche au repos.

« Je vous demande pardon de vous écrire avec vos mots. Je pense parfois que le meilleur de moi-même c'est ce que j'ai reçu de vous. Et cependant vous êtes si loin, si loin. Ma pensée s'était endormie et voilà que vous l'avez réveillée. Ne m'abandonnez pas, même si je ne vous semble pas intéressant. Je sens de plus en plus ce qu'il y a de fou dans ces démarches vers vous. [...] »

« Que les autres parlent de conversion, qu'ils voient un changement chez vous s'il veulent, il me semble au contraire qu'avant de savoir vos sympathies communistes vous m'aviez poussé vers elles. Dans la grande ferveur de ma première lecture de votre œuvre, je me souviens de réflexions sur une noblesse de l'intelligence remplaçant celle de l'argent. Que

chacun parte à zéro et que chacun ait en proportion de ce qu'il mérite. Telles étaient les idées qui germaient quand je vous découvrais.

« Depuis, je me suis demandé si le communisme n'était pas aussi bien un immense mysticisme in-admissible. Ils changent les valeurs, ils transforment les idoles, mais pourquoi plus croire en ces nouveaux dieux ? [...]

« Ne m'en veuillez pas trop. J'ai immensément besoin de vous. »

Plusieurs rencontres eurent lieu en 1934 et 1935, dont je n'ai pas conservé la trace précise, et il y eut quelques échanges de lettres.

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

*1 bis, rue Vaneau, VII^e
Litré 57.69*

30 oct. 34.

Cher Jean-Paul Trystram,

Quel plaisir j'aurais à causer avec vous si seulement je n'étais tout requis par mon travail. Pour le moment je crains trop de m'en distraire. Une conversation avec vous, je le sais, se prolongerait en moi, longuement, après que vous m'auriez laissé. Je remets à plus tard tout ce qui me serait le plus agréable ; je voudrais qu'on me crût aux antipodes et tâche d'oublier moi-même que je suis à Paris. Mais dès que je me serai libéré, vous êtes certainement de ceux que j'aurai le plus de plaisir à revoir. Ne croyez donc pas que je vous oublie et ne doutez pas de ma bien attentive affection.

André Gide.

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

9 juillet 35.

Mon cher Trystram,

Trop fatigué pour vous écrire.

Je pars demain, tâcher de retrouver le sommeil.

Je vous embrasse bien affectueusement.

André Gide.

En septembre 1935, interrompant à nouveau mes études en Sorbonne, je partis faire mon service militaire dans ce qui était déjà la coopération. Elle était alors réservée à une centaine de personnes devant enseigner dans les établissements français du Levant. La plus grande partie des places étaient occupées par de jeunes jésuites, mais quelques-unes étaient données à des protestants. Bien que d'origine catholique, j'étais recruté

alors comme directeur adjoint du Foyer des Jeunes de Beyrouth, amorce libanaise des YMCA américaines.

Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide

« À bord du *Lamartine*, 14 septembre 1935.

« Je voulais vous écrire pour vous dire mon départ. Dans 11 jours je pense être à Beyrouth, ayant vu pour la première fois : Naples, Athènes, Constantinople, Rhodes.

« Mais j'ai commencé plusieurs lettres sans réussir à en envoyer une. C'est un peu à cause de la dernière phrase de votre dernière lettre, je ne sais comment vous dire comme j'en suis resté bouleversé.

« Et ce soir, paresseusement installé sur le pont, il me semble que je me suis autorisé de cette phrase pour me jeter dans vos bras afin que vous me protégiez.

« Je commence aujourd'hui une étrange aventure. Je suis nommé au Foyer des jeunes de Beyrouth à un poste de défenseur de la vertu et de cette morale que personnellement je ne peux admettre.

« C'est une dernière expérience. Je veux aujourd'hui postuler Dieu et la religion chrétienne, et puis agir là-dessus, faire du *bien* socialement autour de moi.

« Et je ne suis pas certain que ce soit tout mensonge. »

Cette année fut fertile en découvertes et en rencontres. En juin 1936, j'étais invité à une conférence au Collège Protestant français par le pasteur E. Allégret, vice-président du Comité des Œuvres protestantes françaises, en tournée d'inspection. Je fis aussi la connaissance d'Émile Dana qui avait été l'ami d'André Gide, de J. Billard qui avait été ami de Jean Cocteau, et surtout d'Henri Seyrig, directeur du service archéologique du Levant qui devait orienter mes études par la suite.

Je voyageais beaucoup, de la montagne à la mer, de Baalbeck à Damas et à Palmyre, de Jérusalem à Amman, de Pétra à Tel Aviv, du Caire aux cataractes du Nil.

En même temps que je donnais des leçons de français au Foyer des Jeunes, je consacrais beaucoup de temps à la création d'une œuvre pour les enfants abandonnés avec un comité de notables libanais et américains.

À cette occasion, je m'étais plaint à André Gide du rigorisme un peu hypocrite des membres de mon comité...

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

21 oct. 35

Mon cher Trystram,

Votre lettre me gonfle le cœur. Et vous pourriez être si heureux là-bas ! Et vous pourriez apporter le bonheur à tant d'autres ! Cet amour, cette tendresse (et même la sensualité) pourraient, bien dirigés, mais acceptés, devenir si secourables et générateurs pour ces enfants...! Que d'aveuglement, de bêtise, d'incompréhension psychologique, dans ces prohibitions ! Vouloir supprimer ce qui est insupprimable, ce qui, bien compris, pourrait devenir un puissant ressort et amener sourire et beauté dans les plus tristes existences. Et au nom de quelles absurdes pudeurs...

Lorsque, durant la dernière année de la guerre, on dirigea sur le lycée de Saint-Germain (entre autres) les petits orphelins serbes réfugiés, on fut épouvané de voir que ces pauvres enfants perdus, par grand besoin de tendresse, n'avaient rien de plus pressé que de se choisir, parmi leurs camarades français, des amis. On cria au scandale. On renvoya les Serbes en hâte, qui propageaient l'« immoralité » et les « mauvaises mœurs » parmi nous ; dignes des maisons de correction et de « relèvement moral » où on crut devoir les fourrer aussitôt. Il y eut des désespoirs, des suicides ; mais la morale fut sauvegardée. Tout cela est abominable.

Ah ! du moins si l'assurance de ma profonde sympathie peut vous être de quelque secours...

Je vous serre la main bien fort.

André Gide.

[En marge :) *Votre famille n'est-elle pas de Dunkerque, n'êtes-vous pas parent de mon ami Pierre Herbart... à qui je fais lire votre lettre, sachant combien il peut vous comprendre.*

Le foyer des jeunes donnait aussi des conférences publiques...

Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide

[sur une carte d'invitation à une conférence intitulée : *Le déracinement volontaire en littérature : André Gide, 29 janvier 1936*]

« Ici, on croit que je n'ai rien lu de vous !

« Et vous imaginez comme j'ai pu souffrir à cette mauvaise conférence faite par un brave homme, Président des Œuvres Protestantes au Levant, et Président du Comité du Foyer des Jeunes, et Président du Comité Fondateur de l'Union pour la Protection de l'Enfance au Liban (que nous venons de fonder et dont je fais partie !).

« Il avait mis un col cassé désespérément haut et une cravate noire.
 « Parfois il vous lisait et écorchait ses citations !
 « J'ai cru que je n'allais pas pouvoir rester jusqu'à la fin, mais j'ai tenu.
 « C'est triste, n'est-ce pas ! et si vous saviez quelles absurdes discussions cela a engendrées ! »

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram
 [carte postale]

Saint-Louis du Sénégal.
 7 avril 36.

Fort intéressé par votre lettre ; je n'y puis répondre qu'en vous adressant mes souvenirs cordiaux.

André Gide.

De retour à Paris, en octobre 1936, je repris mes études de philosophie en Sorbonne, que je complétais par l'apprentissage des hiéroglyphes à l'École des Hautes Études.

Je revis plusieurs fois André Gide, et je fis la connaissance de Pierre Herbart que je rencontrais dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés. Il me poussait à envoyer un texte à Jean Paulhan pour *La N.R.F.*, texte qui fut poliment refusé :

Lettre de Jean Paulhan à Jean-Paul Trystram

« Le 10 mars 1937.

« Cher Monsieur,

« Merci de m'avoir fait lire ces pages. J'en aime le ton, la délicatesse à la fois et la rigueur. Que vous dire de plus ? Il est bien difficile de vous juger sur un texte si bref. Mais peut-être me direz-vous mieux un jour quels sont vos projets. Lisez, dans les prochains numéros de *la N.R. F.* les *Lettres à un jeune poète* de Rilke. Il me semble qu'elles s'adressent assez bien à vous (sauf que le mépris de l'"expression" y est peut-être un peu injuste).

« Je suis vôtre avec mes bons souvenirs.

« Jean Paulhan. »

Décidément, je n'étais pas destiné à la littérature, et l'essentiel de mon activité professionnelle fut consacrée à l'enseignement et à la recherche ; ma bibliographie comporte plus de quarante items, livres et articles techniques et rapports de missions pour quelques organismes officiels.

Ma correspondance avec André Gide se poursuivit régulièrement, plus calme que celle de l'année 1934.

Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide, 27 novembre 1936
[conservée à la Bibliothèque Jacques-Doucet,
dossier « Voyage en URSS »]

« 4 rue Guynemer, VI^e

« Merci d'avoir écrit *Retour de l'URSS*. Enfin donc je me retrouve complètement d'accord ; je trouve des explications à ce qui me gênait tant dans votre abandon à l'orthodoxie communiste.

« Je n'ai plus besoin de relever minutieusement, comme lorsque j'étais à l'hôpital militaire de Damas, des phrases, des affirmations choquantes dans vos *Pages de Journal*.

« Mais croyez-vous que ceux-là qui vous avaient suivi renonceront aux passions politiques parce que vous avouez une méprise ? (Méprise ? en était-ce tellement une ?) Je crains, je vois déjà, que plutôt ils vous abandonneront. Là-bas on dira que vous êtes plein de préjugés bourgeois ; ici on vous reprochera de ne savoir ce que vous voulez. Et puis dans ces luttes politiques, où tous semblent jetés, qu'importe le raisonnement, seule la conviction compte qui est d'autant plus grande que l'esprit est plus faible.

« Communiste, comment ne pas l'être ? Mais personnellement, je crains de l'être à la manière de Platon. Dès qu'on passe aux réalités vivantes, soudain je me tais devant la complexité actuelle de la machine sociale, et puis mon ignorance est si grande.

« Il reste cette blessure de sympathie pour ceux qui souffrent. Mais la société me rejette parce que je n'ai pas la *même* façon qu'elle d'aimer.

« Comme je voudrais vous parler de mes "besprizornis" de Beyrouth, de ce que je faisais pour eux (et qu'ils ont déjà maintenant supprimé, en vertu de quoi ? pour quels principes ?)...

« Et j'espère toujours ; il vous suffirait de si peu pour tellement m'aider.

« Très respectueusement, je vous assure encore de ma bien pauvre amitié.

« Jean-Paul Trystram.

« Paris, 27 novembre 1936. »

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

Cuverville, 15 mars 37.

Mon cher Trystram,

Je sens bien que je ne pourrai me donner entièrement à mon travail, si urgent soit-il, tant que je ne vous aurais pas écrit. Votre nouvelle lettre vient augmenter mes remords de n'avoir pas répondu à la précédente ; je l'eusse fait au plus tôt si j'avais su trouver de quoi vous redonner joie, espoir et confiance en vous-même. Hélas ! vous savez de reste que rien de tout cela ne peut nous venir du dehors. Je me persuade, à bien relire vos deux lettres, que votre état physique est en grande partie responsable de votre défaillance morale. Je sais par expérience de quoi dépendent souvent les couleurs sombres de nos pensées. Le raisonnement n'y peut rien. Dans une conversation, que pourrais-je vous apporter d'autre que ma sympathie ? Il ne me semble pas qu'elle puisse suffire ; et même elle peut avoir ce danger d'encourager votre tristesse. Mais celle-ci me paraît due également, en grande partie du moins, à votre désœuvrement. Vous vous abandonneriez moins complaisamment à cette tristesse si vous pouviez sentir qu'elle « tire à conséquence » et compromet le bonheur d'autrui — si vous vous sentiez plus responsable.

Peut-être ce que je vous dis ici vous fera-t-il hausser les épaules.

Excusez-moi de vous parler ainsi. C'est votre lettre qui m'y invite. Tout à la fois je voudrais vous aider, et je sens ma maladresse à le faire.

Du moins ne doutez pas de mon affection.

André Gide.

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

*l bis, rue Vaneau, VII^e
Invalides 79 27*

9 déc. 37.

Mon cher Trystram,

Heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez, je m'associe de tout cœur à votre joie et vous sais gré d'avoir senti le besoin de m'en faire part.

Devant quitter Paris demain et harcelé par les préparatifs du départ, je ne puis que vous serrer la main en hâte, mais bien affectueusement.

André Gide.

Merci pour cette lettre de Pierre Louÿs, qui m'avait été dérobée.

(J'avais racheté dans une vente une lettre que je m'étais empressé de renvoyer à son destinataire.)

En juin 1939, j'avais enfin terminé une licence d'enseignement de philosophie et un diplôme d'Études Supérieures sur *Les Cultes gréco-égyptiens en Gaule*, sorte de catalogue de tous les objets laissés par les légions romaines qui se retrouvent dans les musées français. Mobilisé

comme brancardier à l'infirmerie du 109^e régiment d'infanterie, je partis sans enthousiasme en Alsace.

Ayant envoyé à André Gide un texte dont je ne me souviens pas, je reçus la lettre suivante :

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

40, rue Verdi
Nice

29 janvier 40.

Mon cher Jean-Paul T.,

Ne vous chagrinez pas si je vous renvoie ces pages — que pourtant je vous remercie de m'avoir communiquées ; mais je crois inutile de les envoyer à Paulhan, qui ne les prendrait sûrement pas — et elles risquent de s'égarer au cours de mes déplacements.

Votre lettre me parle de grands projets de travail futur, pour lesquels je vous adresse mes vœux bien cordiaux. Les pages que voici sont de nature à intéresser surtout ceux qui vous connaîtraient déjà quelque peu d'autre part. Je ne vous conseille pas de les livrer d'abord.

Trop occupé par ailleurs pour vous en parler longuement ; mais ne doutez pas de ma sympathie attentive.

André Gide

Pendant l'interminable trêve de la « drôle de guerre », je comblais mes loisirs forcés en faisant une étude thématique du *Journal* de Gide, dont voici les premières lignes :

« Ceci ne vise qu'à être un article de guerre, écrit seulement parce que l'état de mobilisé empêche l'espoir d'une plus grande œuvre et parce que le soldat d'infanterie ne peut porter avec lui qu'une bibliothèque réduite. Toute lecture est ici heurtée, perpétuellement interrompue, faite dans le bruit et l'agitation, parfois avec des préoccupations trop pressantes pour trouver le calme nécessaire ; d'autre part, il faut éclairer le journal par l'œuvre, et inversement, mais il n'est pas possible de se reporter au texte, et ma triste mémoire ne me donne pas de chaque livre de Gide un souvenir absolument précis où puiser.

« Et cependant, si je cherche à écrire cet article, c'est que la préoccupation de l'esprit de Gide m'habite, c'est que je sens trop souvent ma pensée liée à la sienne, parfois identique, c'est que j'ai besoin de m'expliquer un peu avec lui. Peut-être est-ce Gide que j'ai cherché dans le *Journal*, peut-être est-ce moi-même. »

La Campagne de France arriva avant que mon étude soit terminée, et

d'autres mieux que moi ont, depuis, analysé le *Journal*.

Mon régiment restait en arrière-garde de l'Alsace, à Bergerac ; enfin démobilisé, j'étais désireux de m'éloigner de la France occupée et je débarquai à Alger, où je restai jusqu'en juillet 1941 avant de revenir à Paris pour des raisons familiales .

Reprenant, sans grand espoir de succès, la préparation d'une agrégation, je complétais une activité de professeur dans une institution privée par l'étude du chinois. J'avais comme condisciple François Fourcade, qui devint bientôt un ami et dont la femme épouserait plus tard Gérard Philippe. Ils habitaient une pension de famille de la rue Servandoni que j'ai beaucoup fréquentée ; ses hôtes les plus marquants étaient l'actrice Hélène Duc et la future Juliette Gréco. On y rencontrait d'étranges visiteurs du soir à l'accent britannique fortement prononcé qui, après avoir été parachutés ou être tombés dans la campagne française, retourneraient en Grande Bretagne par les voies secrètes de la Résistance.

À la même époque, Mme Catherine Gide réunissait parfois des amis rue Vaneau et elle nous faisait passer des vieux films de Charlot. Je rendais aussi très souvent visite, de l'autre côté du palier, à la petite Dame. Je lui conserve un souvenir très reconnaissant. Son intelligence et sa sensibilité toujours en éveil formaient un contraste bien rafraîchissant avec les rigueurs d'une guerre qui n'en finissait pas.

Dès la libération de Paris, j'ai redemandé un poste à l'étranger, et on m'a envoyé à Beyrouth, où je ne devais rester que quelques mois. Massignon m'incita bientôt à quitter Beyrouth pour aller enseigner plutôt à Kaboul.

Les moyens de transport étaient fort déficients à la fin de la guerre, et j'ai dû suivre un long périple pour aller de Beyrouth à Kaboul, sans compter un bref crochet par Paris. C'est ainsi que je me suis trouvé en Égypte, dans l'attente d'un bateau pour Bombay d'où je pourrais rejoindre Kaboul par le train de Peshawar et les autocars qui traversaient la passe de Khiber.

Je devais retrouver André Gide tout à fait par hasard en Égypte. Il visitait, à Nag Hamdi, une sucrerie que je visitais aussi. Je me souviens d'une soirée passée à la maison d'hôtes de la sucrerie, au cours de laquelle nous avons joué aux échecs. Le lendemain, nous visitions les champs de cannes, et je pouvais, une fois de plus, admirer la qualité exceptionnelle de l'attention qu'André Gide apportait au spectacle extérieur. J'ai encore quelques mauvaises photographies de cette visite ; sur l'une d'elle on aperçoit Gide, la tête penchée, observant un jeune porteur de cannes.

Le *Journal* conserve une trace de cette rencontre :

Journal d'André Gide, 24 février 1946

À Nag-Hamadi où je retrouve le charmant accueil du docteur Girardot et de Mme Girardot, dont j'avais gardé si bon souvenir. Rencontre inopinée de Jean-Paul Trystram que je retrouve avec un vif et profond plaisir. Il se rend en Afghanistan, pour occuper un poste de professeur à Kaboul ; nous accompagne dans une tournée à travers les champs de cannes à sucre et jusqu'au barrage.

Hier soir je reçois cette lettre d'un inconnu : Bernard Enginger, significative au point que j'en veux consigner ici copie :

« Voilà cinq ans que je désire vous écrire. Je découvrais à cette époque vos Nourritures terrestres ; j'avais 17 ans. Je ne saurais vous dire combien j'ai été bouleversé. Depuis je n'ai plus été le même. Je veux ici vous dire mon respect et mon admiration. Des centaines de lettres pareilles à celle-ci ont dû vous parvenir. Ce n'est pas seulement cela que je voulais vous écrire.

« Je me suis battu cinq ans contre vous. Votre Ménélaque sait dire : "Quittez-moi". C'est trop facile. J'ai lutté contre cette tyrannie spirituelle que vous exercez sur moi. Je vous aimais et certains passages de vos livres m'ont aidé à vivre dans les camps de concentration. J'ai puisé chez vous la force de m'arracher au confort bourgeois et matériel. J'ai cherché avec vous "non point tant la possession que l'amour". J'ai fait une table rase pour être neuf à la loi nouvelle. Je me suis libéré. Cela ne suffit pas. "Libre pour quoi ?" C'est la terrible question. Je me suis enfin détaché de vous, mais je n'ai point trouvé de nouveaux maîtres, et je reste pantelant. L'effrayante absurdité des Sartre et des Camus n'a rien résolu et n'ouvre que des horizons de suicide.

« Je vis encore avec tout ce que vous m'avez appris. Mais j'ai soif. Tous les jeunes ont soif avec moi. Vous pouvez quelque chose. Et pourtant je sais que l'on est seul, toujours.

« Je n'attends pas de vous une solution collective. Chacun doit trouver son chemin qui n'est pas celui du voisin. Mais une lueur de vous pourrait indiquer le sens qu'il faut prendre... S'il y a un sens.

« Oh ! Maître... Si vous saviez le désarroi de toute notre jeunesse... Je ne veux pas abuser de votre temps. Je n'ai pas dit tout ce que je voulais dire. Il y aurait trop à dire.

« C'est un appel que je vous lance. Pardonnez ma maladresse : je sais que vous n'aimez pas la sympathie.

(En note, allusion évidente à ma phrase des Nourritures : « Non point la sympathie : l'amour. »)

« Je veux vous dire quand même toute mon immense admiration et l'espoir que je mets en vous.

« Croyez, Maître, à mes sentiments très fidèles et respectueux.

« Bernard Enginger.

« Hôtel de Paris, Le Caire

« (Jusqu'au 27 février)

« en partance pour Pondichéry »

Il va prendre à Suez le même bateau que Trystram, qui gagne l'Afghanistan par les Indes. Je confie à celui-ci une première lettre hâtive, qui ne me satisfait guère ; puis, à tête plus reposée, écris ceci, sans grand espoir de pouvoir atteindre encore B. E. au Caire — et c'est pourquoi j'en prends copie.

« Cher Bernard Enginger,

« Pressé par le départ de Trystram, je vous écrivais trop précipitamment hier soir. Voici plutôt ce que j'aurais dû vous dire :

« Pourquoi chercher de "nouveaux maîtres" ? Catholicisme ou communisme exige, ou du moins préconise, une soumission de l'esprit. Fatigué par la lutte d'hier, les jeunes gens (et nombre de leurs aînés) cherchent et pensent trouver, dans cette soumission même, repos, assurance et confort intellectuels. Que dis-je ? Ils y cherchent même une raison de vivre et se persuadent (se laissent persuader) qu'ils seront de meilleur service et assumeront leur pleine valeur, enrôlés. C'est ainsi que, sans trop s'en rendre compte, ou ne s'en rendant compte que trop tard, par dévouement — ou par paresse — ils vont concourir à la défaite, à la retraite, à la déroute de l'esprit ; à l'établissement de je ne sais quelle forme de "totalitarisme" qui ne vaudra guère mieux que le nazisme qu'ils combattaient.

« Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. Sans eux, c'en serait fait de notre civilisation, de notre culture, de ce que nous aimions et qui donnait à notre présence sur terre une justification secrète. Ils sont, ces insoumis, le "sel de la terre" et les responsables de Dieu. Car je me persuade que Dieu n'est pas encore et que nous devons l'obtenir. Se peut-il rôle plus noble, plus admirable, et plus digne de nos efforts ?

« P. S. — Oui, je sais bien, j'écrivais dans mes Nourritures : "Non point la sympathie : l'amour." Mais moi aussi, le premier, j'ai, suivant mon propre conseil, "quitté mon livre", et passé outre. Même à soi-même, il importe de ne point s'attarder. »

Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide

[Bibliothèque Jacques-Doucet, dossier « Témoignages — Influence »]

« Mer Rouge, 2 mars 1946.

« Comme c'est bien de vous rencontrer ainsi, impromptu ; et comme cette dernière rencontre a été heureuse ! Vous rencontrer est toujours un événement pour moi, et plein d'enrichissements. Si j'avais su plus tôt où vous trouver, j'aurais peut-être, refoulant ma timidité, cherché à vous rejoindre ; mais je doute que notre rencontre eût été plus manifestement favorable. Je vous ai souvent envoyé des appels presque désespérés, maintenant le temps a passé, mon inquiétude moins brouillonne cherche à s'exprimer avec plus de précision ; mais il y a encore des périodes confuses, mauvaises, où je voudrais pleurer comme un petit garçon et vous demander de me serrer sur votre poitrine ; je sortais d'une de ces périodes quand je suis arrivé en Égypte et votre accueil m'a décidément remis sur le bon chemin. C'est là ce que j'aime tant en vous : l'exemple que vous êtes à mes yeux et, plus encore que les mots et les phrases que vous avez mis dans vos livres, c'est vous-même, votre vie, votre pensée qui me sont précieuses. Et certes vos livres vous camouflent peut-être, mais à la fois vous dévoilent et peut-être aujourd'hui est-ce encore au *Journal* que je reviens le plus souvent, le désirant parfois plus intime encore. Et vous voir visiter une mélangerie est d'un enseignement considérable ! Oui, le scribe était beau et ces admirables bêtes... et, à vos côtés, je n'aurais manqué d'apercevoir aussi le marché aux chameaux... et vous auriez encore à m'apprendre mille choses à observer.

« J'aime aussi que vous m'ayez apporté ces petits jeux et j'aime que je m'y sois tout naturellement intéressé. Parfois, il m'est arrivé de m'agacer en trouvant ma pensée et ce que j'écrivais tout plein de votre pensée et de vos écrits. Était-ce mimétisme ? ou copie ? Mais un jour j'ai retrouvé des papiers écrits alors que je n'avais encore rien lu de vous, et ils étaient déjà "Gidiens" ; dès lors il fallait parler de sympathie. Pierre Herbart m'a dit que sur certains points aussi je vous ressemble. Et je n'ose vous écrire tout cela que parce que je vais m'enfermer en Afghanistan.

« Maintenant aussi je ne crains plus d'écrire, je sais que ce que je fais sera très différent de ce que vous avez fait et ne sera pas seulement une pâle copie. Et je ne saurais vous écrire d'autres lettres que de vous envoyer un manuscrit quand il sera terminé.

« Mais je vous l'ai dit à Nag Hamadi, j'ai bien trop d'affection et de respect pour vous et de désir de vous lire encore pour ne pas admettre et comprendre que vous ayez mieux à faire que me lire.

« Merci pour tout ce que vous m'avez permis d'être, et merci pour cet-

te dernière rencontre.

« Jean-Paul Trystram.

« c/o Légation de France
« Kaboul, Afghanistan »

Le voyage jusqu'à Bombay fut l'occasion de connaître Bernard Enginger qui est devenu un ami très fraternel et je suis reconnaissant aussi à André Gide de favoriser ainsi certaines rencontres. Bernard Enginger était le neveu du dernier Gouverneur français de Pondichéry, et je me demande s'il n'existe pas à la bibliothèque Jacques-Doucet une correspondance qu'il serait intéressant d'extraire des dossiers. C'était un être attachant, dans son inquiétude et sa difficulté à trouver un sens à sa vie. Étant entré très jeune dans la Résistance et ayant souffert dans un camp de concentration allemand, il ne s'est jamais remis de ces profonds traumatismes. Après avoir cherché refuge dans l'hindouisme et une fausse satisfaction dans les paradis artificiels, il a circulé à pied sur les routes des Indes, il a passé un moment chez moi à Kaboul en quête de désintoxication. Plus tard, il a été chercher en Guyane de nouvelles aventures. Après la lettre suivante, je n'ai plus eu aucune nouvelle de lui :

Lettre de Bernard Enginger à Jean-Paul Trystram
[papier à lettre de la CGT French Line, par avion]

« À bord, le 24 mars 51.

« Cher Jean-Paul, je suis resté si longtemps sans t'écrire et je me fais un vif reproche, car le contact est difficile à garder à travers cette correspondance désordonnée. Peut-être cela t'est-il égal mais je tiens beaucoup à ce contact.

« Il y a cinq ans presque jour pour jour, nous faisons route ensemble vers les Indes, de Suez à Bombay... Maintenant, je pars seul pour la Guyane où je serai dans quelques jours. Je pars à l'"aventure", sans situation, ne connaissant personne là-bas, avec cinq mille francs en poche. J'ai entendu dire que c'est un pays inexploité et que l'immense forêt vierge recèle toutes sortes de richesses. "Faire fortune" ne m'intéresse pas, mais je veux me mettre à l'épreuve, que ce soit la Mer, le Désert ou la forêt vierge. J'espère bien trouver là le "climat" qui m'aidera à faire jaillir la source profonde de mon être. Bien sûr, l'illusion est peut-être grande de croire qu'un changement de "décor" apportera une transformation intérieure — tout cela ressemble un peu à Monsieur Jourdain qui se faisait apporter une robe de chambre "pour mieux entendre la musique"... Mais il ne s'agit pas tellement d'une transformation intime que de l'accomplissement d'une force obscure, d'une sollicitation intérieure que je relie à

mon enfance, et je me découvre essentiellement le même que cet enfant passionné qui courait à travers les champs de ronce, le même qui se jetait à corps perdu dans la Résistance. Mais il semble que tous ces actes — identiques par leur dynamisme, par leur élan — s'intériorisaient peu à peu et que je m'approche inexorablement de ce cœur central qui me brûle. Comme je te l'ai souvent dit, je crois que l'expérience de la mort, l'expérience de cet effroyable ÉCHEC que j'ai vécu au camp, ont du même coup introduit une exigence, une fièvre, une soif inaltérable dans ma vie, en même temps qu'elles ont fait de moi un être séparé. Oui, la mort est devenue comme le levain secret de ma vie. Mais je ne suis pas hypnotisé par la mort — bien plutôt je sens en moi une terrible vie, une volonté de lumière d'autant plus grande que j'ai été ébloui par la mort et c'est à ce seul prix que je peux espérer vivre, détruire cette mort qui continue de vivre en moi comme un chancre.

« Alors, je sens toujours au fond de moi cette nécessité d'une "situation limite", le besoin de me pousser à bout, de me coller au pied du mur pour trouver enfin le néant ou la plénitude, pour réhabiliter les autres et moi-même de ce bouleversant échec que j'ai vécu au camp, pour retrouver enfin un contact avec les autres dont je me sens séparé — car je me sens comme une source scellée, je suis toujours de l'autre côté de la barrière, l'étranger qui regarde vivre les autres à travers le grillage de cette voiture cellulaire qui me conduisait à la gestapo — et c'est infernal.

« J'éprouve le besoin de t'écrire tout cela pour rompre un peu cette zone de silence qui m'entoure, et puis, dans toute cette débâcle de valeurs et de raisons, je continue de croire en l'Ami. J'ai besoin de me sentir un lien, si minime soit-il, avec toi, malgré toi peut-être...

« Pour reprendre les choses où elles en étaient lors de ma dernière lettre, il faut encore te dire que pendant ces six derniers mois j'ai travaillé, à Paris, dans un organisme international appelé le "Congrès pour la Liberté de la Culture" ; l'esprit de ce Congrès m'avait séduit, j'y avais une assez belle "situation". Mais peu à peu je me suis aperçu que l'activité ne répondait pas à la réalité des choses et que tout cela n'était que camouflage pour des combines politiques et militaires sur le plan international. J'ai donc démissionné.

« Après tout, je serai peut-être toujours une sorte de vagabond, de nomade. Il me semble que depuis mon arrestation, j'ai toujours vingt ans, j'aurai toujours vingt ans.

« Bien sûr, je suis toujours sollicité par le démon d'écrire, mais c'est tellement difficile de vivre et d'écrire à la fois. Je crois que c'est trop facile de mettre un point final à son livre en tuant le héros pour plus de commodité. Je n'imagine pas que je puisse faire autrement que d'inscrire

ce point final à ma vie.

« Je voudrais que nous gardions un contact... »

Mon séjour à Kaboul devait durer jusqu'en 1948, d'abord comme professeur au lycée Isteklal de Kaboul, puis comme membre de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan. Je voyageais alors beaucoup, tant en Afghanistan qu'aux Indes. Je fis même un voyage en Chine, où je retrouvai mon amie, la future Anne Philipe.

Pendant toute cette période, je n'ai reçu qu'une lettre de Gide (carte postale adressée à *Monsieur J.-P. Trystram, Légation de France, Kaboul, Afghanistan*, CP Peshawar G.P.O., 11.IV.46, CP afghan illisible) :

Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram

Beyrouth,
31 mars 1946.

Cher Trystram,

Je reçois avant de quitter l'Égypte votre excellente du 2 mars, en même temps qu'une de Enginger. Vous suivais en pensée... Et ce billet est pour vous redire mon attentive sympathie.

André Gide.

Ah ! oui... oserais-je vous donner l'adresse de mon petit ami Roger Pinson (comme l'oiseau)

*c/o Monsieur Clavel
rue Ghazzaoui — Immeuble Coueri
Beyrouth*

Quelques timbres de l'Afghanistan rendraient fou de joie cet enfant.

Je n'ai évidemment pas manqué d'envoyer les timbres demandés, et j'ai reçu une lettre du Roger Pinson, qui me remerciait vivement et m'annonçait qu'il quittait Beyrouth pour retrouver son père au Caire.

De retour d'Afghanistan, je me rendis au Maroc, où allait débiter ma vie professionnelle. En passant par Alger, je rencontrai André Gide avec la petite Dame, une dernière fois.

Les Cahiers de la petite Dame, t. III, p. 327, 1er mars 1945

« Un peu avant le dîner, visite de Trystram que j'avais beaucoup vu à Paris : authenticité, simplicité, tout de suite la conversation est aisée et intéressante. Ils tombent d'accord tous les deux sur l'influence grandissante que les Dominicains prennent sur la jeunesse. »

Renvoi en note 258 : « Jean-Paul Trystram (né en 1912) est aujourd'hui

d'hui professeur d'urbanisme à l'Université de Paris I. »

Cette note n'est pas tout à fait exacte : j'ai été professeur dans l'enseignement supérieur, d'abord en province puis à Paris à l'université de Paris I (Panthéon-Sorbonne). Je me suis successivement intéressé à la sociologie du travail, à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire, aux banques de données statistiques et aux banques d'images sur ordinateur, et enfin aux applications de l'informatique aux sciences humaines. Comme tout professeur, j'ai été plusieurs fois appelé en mission dans des pays étrangers et j'ai participé aux travaux de commissions scientifiques et à des congrès nationaux ou internationaux.

Au cours de mon séjour au Maroc, j'ai retrouvé la trace d'André Gide, principalement à Fez où je fis la connaissance de Robert Levesque dont je pus apprécier à mon tour l'érudition et la finesse au cours de plusieurs voyages en Italie, en Espagne et au Portugal.

Entrant maintenant dans ma quatre-vingtième année, il était temps de répondre à l'appel de l'Association des Amis d'André Gide et de rassembler mes souvenirs sur le personnage qui aura probablement eu le plus d'importance dans ma formation. Je lui reste profondément reconnaissant de m'avoir aidé dans les périodes de crise de ma jeunesse et de m'avoir appris à toujours rester attentif aux êtres et à exiger, autant que possible, de moi-même une constante marche en avant.

Paris, printemps 1992.